

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 275. — SAMEDI, 10 AOUT 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS : L'ANGELUS. — TABLEAU DE MILLET



LA PRINCESSE LOUISE DE GALLES



ALEXANDRE-WILLIAM DUFF, COMTE DE FIFE

UN MARIAGE ROYAL

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 10 AOUT 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Lédieu.—Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier.—Fen Adolphe Grenier (avec portrait).—Biographie et portrait de Napoléon Legendre, par Charles Aneau.—Le capitaine de l'Arbatros, par Saint-Juir.—Revue générale, par G. A. Dumont.—Poésies : Chant de guerre Iroquois, par R. Chevrier.—La berceuse, par Napoléon Legendre.—Nos gravures.—Bibliographie.—Nos primes Liste des numéros gagnants.—L'alphabet français.—Feuilleton : Sans-Mère (suite).

GRAVURES : Portraits de M. Napoléon Legendre et de feu Adolphe Grenier.—Beaux-Arts : L'Angelus.—Portraits de la princesse Louise de Galles et du comte de Fife.—Quelques-uns des principaux personnages de la Révolution de 1793 (onze portraits).—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Prochainement, LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la publication d'un grand roman, intitulé :

Les Mystères de Panama

C'est une œuvre toute d'actualité, un drame poignant que nous recommandons sous tous rapports à nos lecteurs.

A NOS LECTEURS

Vous avez pu reconnaître que les essais que nous avons faits de notre nouveau système de photogravures ont parfaitement réussi, après les quelques tâtonnements inévitables en pareils cas, et que le succès a récompensé nos efforts.

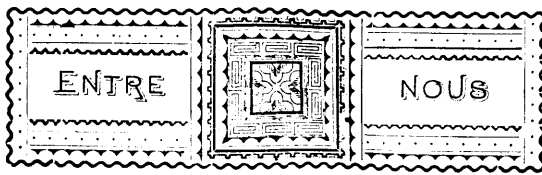
Nous venons vous prier de devenir en quelque sorte collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, en nous envoyant les photographies de vues ou les portraits de personnes notables de la localité que vous habitez.

En ce faisant, vous contribuerez à faire mieux connaître notre pays, et vous serez certainement heureux de voir reproduits, dans un journal dont la circulation augmente tous les jours, les sites qui vous sont chers et les portraits de personnes qui ont rendu des services à notre cher Canada.

Veuillez adresser ces photographies à l'adresse suivante, avec le nom du photographe :

LE MONDE ILLUSTRÉ,
Tiroir 2034, Bureau de Poste,
Montréal.

Celui qui fait pousser deux brins d'herbe là où il n'en poussait qu'un, fait plus pour son semblable que le grand guerrier qui a gagné vingt batailles.
—LAMARTINE.



Il y a quelques jours, on m'a raconté que quelques jeunes gens—de Montréal ou de Québec, peu importe—faisant un voyage de plaisir sur un bateau, se sont rendus, dès le départ, dans une cabine pour y fumer et qu'ils se sont endormis au bout d'une demi-heure environ pour ne se réveiller qu'au moment où l'on touchait terre, au retour.

Leur sommeil avait duré près de dix heures. Ces jeunes gens ne fumaient pas du tabac, mais de l'opium, et voilà comment j'ai appris qu'un mal terrible menaçait de se répandre dans notre pays.

Mes amis, qui avez goûté à ce produit qui abrutit tant de millions de malheureux, prenez garde ! c'est une fâcheuse expérience que vous venez de faire, et, pendant qu'il en est temps encore, je vous en conjure, n'en faites pas une habitude, jetez bien vite ces cigares empoisonnés dont la fumée vous procure certaines jouissances passagères, des rêves étranges, des visions fantasmagoriques que vous paierez plus tard bien cher, car c'est, votre intelligence, c'est votre esprit, c'est votre cœur que vous sacrifiez ainsi.

Il paraît que ce sont des Chinois, de ces blanchisseurs établis chez nous depuis quelques années, qui vendent ainsi des cigares chargés d'opium, et ces malheureux, non contents d'abîmer notre linge, en sont arrivés à vouloir nous épuiser moralement et physiquement.

C'est un fait assez important pour qu'il mérite d'attirer l'attention des autorités.

* * Pour mieux vous faire comprendre la gravité du mal qui nous menace, je vais vous dire ce que sont et ce que deviennent les fumeurs d'opium.

On les reconnaît à la pâleur malade de leur figure, à leurs yeux caves entourés d'un cercle bleuâtre, à la dilatation de leur pupille, à l'hébétéude de leur regard. "Ce regard, dit M. Liberman, a une expression particulière d'idiotie, quelque chose de vague et de gai à la fois, tout à fait indéfinissable". Le fumeur est silencieux ; sa parole trahit un certain effort ; il ne devient loquace que sous l'influence de sa pipe, qui l'anime d'une manière passagère et factice. Tout son corps est maigre et grêle, sans vigueur, sans mobilité ; ses mouvements sont incertains ; il marche en chancelant et la tête baissée ; il marche vers la mort.

La période d'initiation dure ordinairement de deux à quatre semaines ; elle exige parfois plusieurs mois. Certaines constitutions ne se font jamais à l'opium, et quelques personnes sont forcées de renoncer à une tentative impossible. C'est ce que je souhaite aux jeunes gens qui ont essayé de se rendre semblables aux Chinois, mais je dois ajouter que l'on est arrivé à déguiser le goût de l'opium de manière à éviter les désagréments d'initiation que l'on éprouvait autrefois.

La plupart des Chinois, dit Louis Figuier, parviennent à surmonter le malaise des débuts, et ils prennent bientôt l'habitude de ce narcotisme. Après cinq ou six pipes, le fumeur éprouve un sentiment de chaleur et d'excitation nerveuse ; ses pupilles se contractent par suite de la congestion cérébrale ; le pouls devient plus vif, et bat 90 à 100 pulsations.

Quand l'habitude de fumer est devenue chronique, l'intelligence s'abrutit, l'esprit vieillit jusqu'à la décrépitude, la mémoire ne retrouve que les premières impressions de l'enfance. Les sentiments d'affection disparaissent ou se changent en sentiments opposés. La peau est insensible aux blessures, brûlures, etc. Enfin, la marche devient lente, le pied du malade bronche, ses membres tremblotent, il bégaye. Puis viennent d'atroces hallucinations que rien ne peut chasser : il voit des crapauds, des dragons, etc. C'est le *delirium tremens* narcotique. Le tout se termine par la folie ou la paralysie générale.

Le fumeur d'opium finit très souvent par le suicide, conséquence assez naturelle de la misère et de la démoralisation dans laquelle il se voit entraîné sans retour ; s'inspirant du dégoût à lui-

même, il ne trouve de refuge à ses maux que dans la mort.

Il est en Chine un assez curieux Album qui représente la *Vie du fumeur d'opium*, dit Louis Figuier, à qui j'emprunte ces détails ; sur la première planche, on voit un fumeur couché sur un riche canapé et entouré de tout le luxe qui caractérise l'existence la plus élégante. Peu à peu, dans les planches suivantes, on le voit descendre, par suite de sa paresse et de ses débauches, dans une profonde misère. Il finit par mourir sur une natte après avoir ruiné sa femme et ses enfants.

Cet album est très répandu en Chine, mais l'opium n'en continue pas moins à faire ses ravages.

* * Certes, nous n'en sommes pas là, je le vois bien, mais enfin il faut bien reconnaître qu'il y a chez nous, comme ailleurs, une certaine tendance au vice qui se traduit par des faits.

Il n'y a pas huit jours qu'une bande de petits voleurs, parfaitement organisée, était empoignée par la police de Montréal, et grand fut l'étonnement du juge en entendant un garçonnet de douze ans, qu'il interrogeait, lui répondre cyniquement : "Je suis le capitaine de la bande et j'espère bien me faire une réputation plus tard."

Le pauvre petit misérable n'a pas besoin d'attendre tant que cela. Lui et sa bande commettaient depuis plusieurs mois des vols avec effraction, et leurs exploits étaient plus grands que leur taille.

On les a tous envoyés passer quelques années à l'École de Réforme, mais en sortiront-ils meilleurs, c'est un point d'interrogation.

Que faisaient ces enfants du crime du produit de leurs vols ? Ils buvaient, s'enivraient, fumaient... de l'opium, peut-être, car, je le répète, il paraît que ce commerce de cigares empoisonnés prend une extension alarmante.

* * Un autre mal qui menaçait aussi de se développer, c'est le mouvement gallophode, la guerre sainte prêchée dans tout le Canada par quelques douzaines d'hallucinés qui s'étaient mis dans la tête—Dieu sait comment cette idée a pu entrer dans leur boîte crânienne—que nous voulions détrôner la reine Victoria.

Et tout cela parce que nous avons décidé de régler une vieille dette, l'affaire des Jésuites.

Enfin, tout est terminé et, franchement, je n'ai jamais vu mines plus piteuses que celles des délégués qui sont venus, vendredi dernier, demander au gouverneur-général la permission de discuter cette question devant la Cour Suprême.

Ces bonnes gens ont été bien reçus, mais aussi bien déçus.

Après leur avoir fait comprendre combien leur démarche avait peu de raison d'être, lord Stanley a terminé ainsi son discours :

Les remarques que j'ai faites sont dépouillées de toute nuance politique et je crois avoir réfuté assez complètement les arguments que l'on a voulu faire prévaloir, pour écarter toutes les iniquités.

Je termine en faisant un appel des plus pressants—un appel que vous avez déjà deviné et auquel, j'en suis sûr, vous êtes prêts à répondre, c'est que dans l'intérêt de la Puissance, il vaut mieux passer l'éponge sur la question agitée.

Dans le cours des dernières années, nous avons espéré que les animosités qui avaient malheureusement prévalu autrefois disparaîtraient, et que la Puissance du Canada comme toute contrée unie, s'engagerait sur le chemin de la prospérité et de la paix.

Je demande donc à tous ceux qui se proclament les meilleurs amis de la Puissance de faire preuve de tolérance envers les autres, d'imiter dans leur conduite nos voisins qui, quoique composés d'éléments hétérogènes, vivent en harmonie et demandent que l'on vive et que l'on permette aux autres de vivre dans cet état de paix envié par chacun de nous, ne perdant jamais de vue que nous sommes tous également intéressés à promouvoir la prospérité et le bien-être du Canada et que nous avons le devoir de demeurer loyaux et dévoués à notre Souveraine.

Il est difficile de dire plus poliment à des importuns qu'ils feraient mieux de s'occuper de leurs affaires et quand on a vu pareille agitation en Canada, on pense à la réflexion de Victor Hugo :

"Rien de plus singulier que cette petite chi-noiserie dans cette grande nature".

Léon Lédieu



CHANT DE GUERRE IROQUOIS

(A L'OCCASION DU 200^{me} ANNIVERSAIRE DU MASSACRE DE LACHINE

Ohé ! fils des forêts, braves comme naguère
Détournons aujourd'hui la hache de la guerre
Pour parer de nouveaux dangers.
Ohé ! Tous debout ! courage !
Armons nous de notre rage
Il faut chasser ces étrangers !

Leurs fusils meurtriers crachant des jets de flammes
Ont pu jeter la peur un instant dans nos âmes
Ohé ! Loin de nos esprits
Ces craintes imaginaires
Et courons de leurs tonnerres
Braver les clameurs et les bruits !

Venus de bords lointains sur d'immenses coquilles
Ils ont osé troubler nos bourgades tranquilles,
Ohé ! Mort à ce peuple blanc ;
Du dernier homme au teint pâle
Entendons le dernier râle
Sous notre tomahawk sanglant !

Ils nous ont enlevé nos vallons et nos plaines
La paix de nos hameaux et l'ombre de nos chênes
Assez souffrir sans murmurer !
Ohé ! Couvrons de ruines
Leur sol et dans leurs poitrines
Cherchons leurs cœurs à dévorer !

De nos bois, de nos champs ils ont fait la conquête
Et notre race, hélas ! bientôt courbant la tête
Gémira dans un noir cachot ;
Ohé ! Brûlons leurs cabanes.
Ohé ! Buons dans leurs crânes
A longs traits leur sang encor chaud.

Ohé ! Le manitou protégera nos armes
Il ira cette nuit endormir leurs alarmes.
Ohé ! Qu'ils meurent égorgés !
Et portant à nos ceintures
Dépouilles et chevelures
Nous reviendrons fiers et vengés !

A. Grenier

Ottawa, 5 août 1889.

Promenade à travers l'Exposition Universelle

Ainsi que nous l'avons vu, chaque peuple a tenu à paraître avec honneur sur le vaste champ de l'Exposition. Nous ne sommes pas encore entrés dans les grands palais proprement dits, nous n'avons encore fait que visiter les constructions secondaires, et déjà, une partie de l'univers a passé sous nos yeux ! Déjà nous avons contemplé les collections les plus étonnantes de tout ce que produit l'Amérique du sud, sous les climats les plus variés, depuis le Mexique jusqu'à la terre de feu. Nos yeux ont été éblouis à l'aspect des richesses inépuisables de ces pays, à la vue de cet amoncellement de minerais précieux chargés d'or et d'argent, de bois aux teintes superbes, de tissus inconnus encore, de produits de la terre d'une grosseur et d'un poids fantastique. Grâce à des plans en relief, à des vues photographiques ou des tableaux, nous avons voyagé sur des fleuves immenses, sous des forêts vierges et dans la Pampa brûlante et sans fin. Pour nous faire connaître les mœurs des indigènes, on nous montre leurs types, leurs costumes, leurs habitations et mille objets encore employés par eux ; on nous montre aussi des civilisations qui ont entièrement disparu ; et, à côté des anciennes races, afin que nous soyons frappés des progrès qui ont été faits par les civilisateurs actuels, on place sous nos yeux des renseignements, des livres et des statistiques surprenantes.

Si vous le voulez bien, maintenant, nous allons traverser encore les jardins qui s'étendent et fleurissent sous la tour Eiffel, et nous allons continuer notre visite parmi les constructions séparées qui sont élevées sur ce côté comme sur celui que nous venons de quitter.

Le contraste est frappant : nous avons vu l'essor de la civilisation naissante, nous allons maintenant contempler les fruits magnifiques qu'elle offre aux peuples qui la possèdent dans toute la puissance féconde de sa maturité.

En effet, de ce côté de la Tour sont construits les pavillons de plusieurs grandes maisons industrielles et commerciales, qui se sont fait une exposition spéciale. A tout seigneur tout honneur ! nous allons commencer d'abord par rendre visite au pavillon de la maison Eiffel.

Le grand ingénieur qui vient de couronner sa renommée par la construction de sa tour géante, non content de cette exposition colossale, a voulu encore montrer aux nations les services énormes qu'à rendus de nos jours au monde l'art audacieux du génie civil. A cet effet, il a exposé dans ce pavillon les modèles en fer de tous les grands travaux qu'il a entrepris et menés à bonne fin sur tous les points du globe.

Sa spécialité est la construction des ponts ; et quels ponts !... ce sont les plus hardis qu'il y ait dans le monde, et il semble que les difficultés les plus insurmontables aient attiré cet homme extraordinaire au lieu de le faire reculer. C'est ainsi qu'on peut voir exposés dans ce pavillon les modèles du pont de Tardes, qui franchit un gouffre dans les montagnes à 328 pieds au-dessus du sol, sur des piles écartées de 340 pieds. Les grands ponts en arc de M. Eiffel sont de véritables chefs-d'œuvre, ils semblent destinés, par leur courbe aérienne et gracieuse, à embellir le paysage où la main de l'ingénieur les a lancés.

A Porto, en Espagne, on en voit un de 531 pieds d'ouverture, portant le chemin de fer à 200 pieds au-dessus de l'eau ! Enfin, le modèle exposé sous le pavillon où nous sommes et devant lequel s'arêtent en foule les curieux et les savants, est surtout celui qui représente le pont du Garabit. C'est le plus audacieux et le plus remarquable au point de vue du calcul mathématique qu'il y ait dans le monde !

Le pont franchit entre deux montagnes et sur une seule arche en fer, l'espace effrayant de *cinq cent cinquante pieds* de largeur sur plus de *quatre cents pieds* de hauteur au-dessus d'un torrent qui roule et gronde au fond du ravin ! C'est-à-dire que l'église Notre-Dame de Montréal, la banque, l'Hôtel de Ville et sa coupole entassés les uns sur les autres, atteindraient à peine la clef de voûte de cette arche majestueuse !

Vous comprendrez que, pour élever un arc semblable à une telle hauteur, il ne fallait pas songer à faire d'échafaudages allant du sol jusque là. Aussi, chose incroyable ! M. Eiffel fit commencer le pont des deux côtés à la fois, avançant ainsi tout doucement au-dessus du vide effroyable et béant. Vingt-huit câbles d'acier soutenaient les deux tronçons de l'arche à mesure que les hardis ouvriers ajoutaient bout à bout les énormes pièces de fer qui composaient cette charpente gigantesque dont le poids atteint *trois millions de livres* ! Enfin, la dernière pièce fut posée en *quatre heures de temps* seulement ; on décrocha les câbles, et l'on acheva la construction du pont sur le dos de l'arcade terminée.

P. Lonmier

FEU ADOLPHE GRENIER

C'est avec un profond regret que les citoyens de Montréal ont appris le malheur qui vient de frapper la famille de notre honorable maire. Adolphe Grenier est décédé mardi de la semaine dernière, à sa résidence d'été, Iberville, à l'âge de trente-quatre ans.

Depuis longtemps déjà, il était atteint d'une cruelle maladie dont il endurait les souffrances avec courage et résignation. Cependant, sa famille et ses nombreux amis espéraient pouvoir le conserver longtemps encore au milieu d'eux, quand subitement est venu le dénouement fatal.

Adolphe Grenier était né en 1855, à Montréal, où il résida continuellement et où il s'était créé un nombreux cercle d'amis. Après avoir reçu une excellente éducation commerciale, il entra dans la maison que son père avait établie depuis longtemps déjà et là, ses aptitudes commerciales, sa droiture dans les affaires, l'aménité et la délicatesse qu'il apportait dans ses relations avec les clients, le

furent de suite remarquer et lui valurent d'être mis au rang des associés de la maison.

Mais il fallait, comme nous, le connaître dans son intimité pour comprendre combien il y avait de charme dans les rapports avec lui et quel cœur battait dans cette vaillante poitrine.

Affable avec ses inférieurs, aimable avec ses égaux, respectueux envers ses supérieurs, poli avec tous, il avait pour chacun une bonne pensée, une parole d'encouragement, un cœur toujours prêt à s'enflammer quand il s'agissait d'une bonne œuvre ou d'un service que l'amitié réclamait.



ADOLPHE GRENIER

Photographie Archambault—Gravure par Armstrong

Catholique fervent, il aimait à remplir fidèlement tous ses devoirs sans faiblesse et sans respect humain, mais confiant pleinement en la Divine miséricorde.

Modeste autant qu'on peut l'être, il se contentait de remplir sa tâche quotidienne, sans autre ambition que celle d'être utile à ses amis, charitable et dévoué à tous. Et il allait son chemin, la main dans la main de la courageuse compagne qu'il s'était choisie, confiant dans un avenir tranquille, quand la maladie impitoyable est venue s'abattre sur cette vaillante nature.

Il est des douleurs qui ne peuvent s'exprimer : il faut les endurer pour les comprendre. Les amis d'Adolphe Grenier sentent la perte qu'ils viennent de faire et s'associent de tout cœur à l'affliction profonde qui frappe son père, sa tendre mère, son épouse affectueuse.

Puisse les nombreux témoignages de sympathie qui arrivent à sa famille éplorée lui être une douce consolation dans ces tristes circonstances et une nouvelle preuve de la reconnaissance que les citoyens de Montréal portent à leur premier magistrat.

UN AMI.

Le but.—Une goutte de pluie se suspend, tremblante, à l'angle de l'une des pierres de ma fenêtre. Le soleil levant l'inonde de rayons, et elle brille de tous les feux d'une pierre rare. Mon œil, fasciné, s'y attache et ne voit que cette brillante goutte d'eau qui scintille et rayonne ; tandis qu'autour d'elle, la pierre noire semble encore plus sombre et plus triste. Qu'importe que la vie soit un idéal qui est le devoir ou l'amour du beau, ne voit que le rayonnement du but auquel il s'est dévoué !

Qu'importe que dans notre existence il y ait de noirs nuages perpétuels, si notre âme possède un seul point lumineux qui la guide, l'éclaire et l'inonde de douce espérance !



NECKER.



LAFAYETTE.



LOUIS XVI



MIRABEAU



BAILLY



ABBÉ GREGOIRE.



MARIE ANTOINETTE.



RABAUT ST. ETIENNE.



ROBESPIERRE.



SIEYÈS.



CAMILLE DESMOULINS.

QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX PERSONNAGES DE LA RÉVOLUTION DE 1793

NAPOLÉON LEGENDRE

LE CAPITAINE DE "L'ALBATROS"

Je le voyais, dans ma jeunesse, diseur de bons mots, très entouré, fort joli garçon, toujours bien mis, et je me figurais qu'il était né sous une étoile spécialement chargée de le conduire à travers les obstacles. Combien je me trompais ! Sa vie a été semée de contretemps, de déboires, de surprises pénibles. Croyez-donc aux étoiles maintenant !

Dès qu'il manifesta des goûts littéraires, il passa parmi nous pour un juge en ces matières. Ce n'est pas cela, toutefois, qui captive la fortune. Il cultiva aussi la musique ; autre emploi du temps qui ne mène pas au Pactole. Avec tout ce qu'il fallait pour plaire, il n'attirait pas les écus. Son tempérament heureux n'en souffrit pas trop — mais il était gêné et ne s'accommodait qu'à demi de cette situation. De nombreuses amitiés l'ont consolé, du reste, dans ces jours d'attente et de douce résignation. Savoir attendre est l'art de parvenir, dit le proverbe. A force de travailler et de braver le destin, il vit poindre une aurore favorable — et chose assez rare — il se voua plus que jamais à la culture de son talent favori, car il a plusieurs talents, comme chacun sait. La Société Royale l'a eu au nombre de ses membres fondateurs ; elle l'a encore puisqu'elle vient de l'élire vice-président de sa première section. Ses quarante-sept ans lui promettent de longues années d'activité intellectuelle.

Sous sa plume, le vers coule de source. C'est un poète sans fanfare. La nature parle en lui et par lui. Le labeur n'est pas visible dans ses strophes, mais il a dû beaucoup travailler pour en arriver à dire si nettement dans le langage rythmé et rimé ce que la prose elle-même exprime si difficilement. C'est maintenant une ressource acquise en lui, et il traite son sujet avec l'aisance du cavalier qui a dompté un cheval capricieux.

Après avoir été avocat, il est dans les papiers du gouvernement. Employé. Hé, oui ! de deux manières : le jour il gagne son pain ; le soir il fournit sa part à la bibliothèque nationale en composant des récits, des bluettes, des chansons, qui s'entassent et font des volumes. C'est beau d'avoir de l'esprit et du talent, et surtout de s'en servir ainsi. Je serais tenté de faire la connaissance de Legendre si je n'avais vu son étoile, il y a vingt-cinq ans, et si je n'étais pas en droit de lui dire depuis lors : "Homme aimable, voulez-vous que je te tutoie ?"

Madame Legendre (mademoiselle Marie-Louise Dupré) a partagé la bonne ou la mauvaise fortune de son mari, le sourire sur les lèvres, le réconfort dans le cœur. Avis aux amoureux qui cherchent des modèles.

Avis aux garçons d'après. Qu'ils songent à travailler, ils feront leur chemin. Ne sonnez pas la note de la désespérance lorsque vous avez devant vous un exemple de courage comme celui de Legendre et de plusieurs autres de nos compatriotes, arrivés aujourd'hui au sommet des honneurs, après des jours de luttés et de pénibles mécomptes. Un nom honorable, lié à un talent reconnu, n'est-ce pas le plus bel avenir qu'un Canadien puisse rêver ?

CHARLES AMEAU.

Certes, nous n'aimions pas le capitaine Récat. Fier avec ses matelots et peu communicatif, il passait des journées entières sans desserrer les dents, sinon pour jeter un commandement, un juron ou une punition.

Ses commandements étaient brefs, ses jurons courts. Quant aux punitions, il ne les ménageait pas. Il semblait que ce fût une loi pour lui d'en distribuer à la volée. Justes ou injustes, attrappe. Chacun de nous avait eu occasion de le maudire vingt fois depuis qu'il commandait l'*Albatros*, et je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans la marine du commerce un équipage plus rudement mené que le sien.

Non seulement il épuisait sur notre dos toutes les rigueurs réglementaires, mais encore il inventait de nouvelles. Celle qu'il imagina pour Zani, le Maltais, un bon garçon que nous aimions tous, fut effroyable. Il s'agissait cependant d'une

taine. Les fers aux pieds et aux mains, et puis, qu'il crie, donnez-lui une litière de noix de galles.

Un lit en noix de galles, c'est comme qui dirait un nid en noyaux de pêche, avec cette différence que les noix ont des aspérités plus aiguës. A chaque mouvement que le malheureux faisait, ses meurtrissures s'avivaient. Ce n'était plus une punition, cela ; c'était un vrai supplice. Nous en fûmes tous indignés. Il s'en fallut de peu qu'une révolte n'éclatât. La main nous démangeait de jeter le capitaine par-dessus bord aux requins qui valaient mieux que lui. Ce n'était pas, du reste, la première fois que cette tentation nous prenait, mais le premier moment de colère passé, on réfléchit ; on ne veut pas s'attirer de mauvaises affaires. Nous nous calmions donc et nous obéissions.

Cependant, quand nous vîmes le Maltais sortir de la cale après quinze jours de fers, sa punition ayant été doublée parce qu'il se plaignait toujours, quand nous vîmes le regard de haine qu'il darda vers la cabine de Récat, nous eûmes peur pour le capitaine et nous essayâmes de raisonner Zani.

Peine perdue.

—Je saigne encore ! nous répondit-il simplement.

Une heure après, Récat vint faire un tour sur le pont. Il passa près de Zani et le regarda en souriant d'un air narquois. Zani ne broncha pas ; mais, quand le capitaine fut passé, le Maltais s'élança derrière lui, marchant dans ses pas. Tout à coup, il cria :

—Tiens, misérable !

Récat se retourna brusquement et fit face au matelot ; mais aussitôt on vit luire une lame dans la main levée du Maltais, une lame qui s'enfonça toute entière dans la poitrine de son bourreau.

Le capitaine tomba raide mort. Nous accourûmes.

—Qu'as-tu fait, Zani !

—N'avais-je pas le droit de me venger et de vous venger tous ? Ce n'est pas un homme que j'ai tué, c'est une bête féroce.

Nous pensions bien comme lui ; néanmoins, quelque chose d'humain tressaillait en nous et nous gênait. Aussi, quand Zani nous dit :

—Jetons cette charogne à l'eau.

L'un de nous répondit :

—C'était le capitaine tout de même ; il faut lui rendre les honneurs.

Le Maltais haussa les épaules et se retira à l'arrière du bâtiment.

Quand un matelot est mort on le coud dans un sac avec du lest au pied, on le place sur une planche à bascule, et c'est vite fini. Pour le capitaine, on voulut faire mieux. Il y avait à bord de grandes

caisses longues : on en prit une qui servit de bière et, du côté où se trouvaient les pieds, on attacha un lingot de fer que nous crûmes assez lourd pour entraîner le tout au fond de l'eau. Nous nous rangeâmes autour du cercueil, tête nue. L'un de nous récita le *Pater* et seulement les premiers mots du *De profundis*, parce qu'il ne savait pas la fin, et la bière glissa dans la mer.

Alors, il se passa quelque chose qui nous remplit d'épouvante.

Le cercueil, qui s'était d'abord enfoncé, revint aussitôt à la surface. La partie où se trouvait la tête du capitaine émergeait seule hors de l'eau, et, bien que l'on fut seulement en présence d'un bout de planche, nos imaginations surexcitées voyaient nettement le visage terrifiant du mort. Un frisson nous secoua jusqu'aux moelles ; nous ne pouvions détacher nos yeux de cet affreux spectacle. Pous-



NAPOLÉON LEGENDRE, vice-président de la Société Royale du Canada (section française)
Photographie Livernois

peccadille, je ne sais plus trop quoi. Ce Maltais était bon marin, quoique mauvaise tête, et il ne se mettait pas souvent dans le cas d'être puni.

—Zani, dit le capitaine Récat, huit jours de fer.

La peine était hors de proportion avec le délit, qui ne méritait qu'une simple réprimande. Zani réclama :

—Vingt coups de garcette ! dit le capitaine.

On prit Zani, qui se débattait ; on lui enleva sa vareuse et sa chemise, et le capitaine Récat, saisissant un filin garni de nœuds, fit siffler lui-même la corde en l'air et laboura le dos et les reins du pauvre diable. Chaque coup laissait une longue meurtrissure rouge et arrachait une lanière de peau au coupable.

Le Maltais, dont la chair était à vif, poussait des cris de rage. Quand ce fut fini :

—Jetez cet homme à fond de cale, dit le capi-

sée par le remous, la bière s'engagea dans le sillage l'*Albatros*, et, ce fut le comble de l'horreur, le cadavre du capitaine se mit à suivre son navire.

Une heure durant, longue comme un siècle, le mort nous poursuivit. Au commencement, il était tout près de nous, face à face avec son assassin, et le Maltais, dont la rage n'était pas encore tombée, se penchait sur le bordage, défiait le cadavre, l'écumait aux lèvres, l'injurait, lui montrait le poing. Il nous semblait que nous assistions à un sacrilège.

Puis la surexcitation de Zani disparut, et comme nous, il eut peur. Il cria :

— C'est moi que le mort attend. Délivrez-moi une barque à la mer ; brisez ce cercueil.

Mais nul d'entre nous ne se sentait l'âme assez forte pour braver, le mort, le capitaine, qui, vivant, nous faisait tous trembler. Nous subîmes cette chasse effrayante donnée par le cadavre, et plus d'un pensa qu'il y avait là quelque chose de surnaturel et qu'il nous arriverait malheur.

Enfin le cercueil resta en arrière et disparut. Nous poussâmes un soupir de soulagement.

— Triple ration d'eau-de-vie à tout le monde, cria Zani.

Le fait est que nous avions besoin de nous donner un peu de cœur. Une acclamation salua la proposition du Maltais. Quand on eut pris les trois rations, on en redemanda tant et si bien qu'aucun de nous ne pourrait dire comment le navire a marché pendant la nuit qui suivit la mort de Récat.

Nous n'avions plus de commandement et personne ne voulait en assumer la responsabilité, Zani me l'offrait, je lui répondis :

— Non, car, si j'étais capitaine, mon devoir m'obligerait à te mettre aux fers et à te livrer à la justice dans le premier port où nous toucherions. C'est toi qui as fait le mal. C'est à toi à en supporter les conséquences. Tu es bon marin. Conduis-nous.

On trouva que j'avais raison, et Zani accepta d'être notre chef, à la condition toutefois que nous garderions le silence sur le drame dont nous avions été témoins et que la mort de Récat serait attribuée à un coup de sang.

Nous poursuivîmes notre route ; mais quelque chose de fatal planaît sur nous et, à partir de ce jour, rien ne nous réussit.

On remarqua que bientôt le capitaine changeait à vue d'œil. Lui, qui naguère était un joyeux compagnon, faisant gaiement son service à bord, chantant du matin au soir, il devenait triste, sombre, muet. Ses traits se tiraient. Un feu étrange brillait dans ses grands yeux. Sa voix se faisait brève et rude. Une idée fixe le minait. Il s'en ouvrit à moi. En prenant possession de la cabine du capitaine, il avait trouvé dans les papiers de Récat des lettres que la femme et les enfants du mort lui adressaient. Elles étaient si douces, si tendres, ces lettres, que c'était à fendre l'âme. Et Zani ne pouvait détacher sa pensée de cette femme veuve par sa faute, de ces enfants que son crime avait faits orphelins.

Son caractère devint irascible et bizarre. Un jour il nous maltraitait si rudement qu'on regretta presque Récat ; le lendemain, il nous faisait verser de l'eau-de-vie à tire-larigot, et il se grisait avec nous pour oublier.

Cependant, nous avions débarqué notre cargaison à Marseille et nous revenions avec chargement de chanvre pour Calcutta. Comme nous entrions dans la mer des Indes, une tempête nous surprit. Une effroyable tempête. L'*Albatros* dansait terriblement. Des paquets de mer balayaient le pont à chaque instant. Zani s'était amarré au pied du grand mât et j'étais à côté de lui, me retenant de mon mieux à un cordage, lorsque tout à coup le navire fut presque couché à bâbord. Un énorme paquet d'eau arrivait par tribord. Ce n'était pas le premier que nous essayions, et celui-là ne nous aurait pas effrayés plus que les autres, s'il n'avait été marqué par un phénomène surnaturel.

Dans la vague, qui sauta pardessus le pont, nous inondant d'eau salée jusqu'à mi-corps, nous fouettant le visage de son écume, nous vîmes passer, j'en frémis encore, le cercueil du capitaine Récat.

Zani se mit à claquer des dents.

— Le mort ! fit-il, le mort vient me chercher !

Je n'étais pas rassuré non plus et je croyais comme lui que notre dernier jour était venu ; mais, n'ayant pas d'assassinat à me reprocher, j'avais moins peur tout de même.

La tempête se calma, du moins sur la mer, car elle resta dans le cœur et dans l'esprit du pauvre Zani. Le soleil eut beau reparaitre, la vague eut beau se faire molle et berceuse, le Maltais resta en proie à un trouble maladif. En le voyant toujours agité, les yeux hagards, claquant une fièvre perpétuelle, j'ai compris ce que c'est que le remords et le bonheur qu'il y a à rester honnête homme.

Quand le capitaine est comme fou, l'équipage n'est pas à la fête. Six semaines durant, nous endurâmes les vexations, les bizarreries du Maltais. C'était à n'y pas tenir. Il ne savait plus ni ce qu'il voulait, ni où il allait. Il nous punissait sans cesse sans raison, poussé par une folie méchante. Trois fois il nous fit changer de route, si bien que nous nous demandions quand cela finirait.

J'avais été son confident pendant quelque temps : mais maintenant il ne me racontait plus son secret. A quoi bon ! Je le devinais. Je le lisais sur son visage, chaque jour plus altéré. Il pensait à la vengeance qui le poursuivait.

Cependant, un jour, las de cette existence nous délibérâmes pour savoir s'il ne convenait pas de déposer le capitaine, qui ne tenait son commandement que de notre volonté, et qui compromettait, par ses folies, l'existence du navire et les intérêts des armateurs et de l'équipage. Nous venions de nous mettre d'accord sur la nécessité de cette solution, lorsque Zani fit irruption sur le pont, plus terrible à voir, plus égaré que jamais.

— Là ! là ! fit-il, en nous désignant du doigt un point noir sur l'eau bleue.

Nous regardâmes à l'endroit qu'il nous montrait, et nous aperçûmes le cercueil du capitaine Récat, qui semblait venir au devant de nous.

— Cette fois, dit Zani, c'est fini. Je demande pardon à Dieu, à la veuve et aux enfants. De vous, mes amis, j'implore un nouveau service. Puisque le mort vient encore me chercher, livrez-moi à lui.

Nous nous reculâmes et nous refusâmes d'obéir.

Alors Zani fut pris d'une espèce de transport. Il nous injuria. Il nous traita de lâches, de faux amis, de traîtres. Personne de nous ne se fâcha des injures de ce fou. D'ailleurs, nous étions terrifiés par la vue du cercueil qui s'approchait toujours.

Déjà il n'était plus qu'à une petite distance de l'*Albatros*. A ce moment, Zani poussa un grand cri, escalada le bordage et se précipita à la mer.

Une minute après, il était arrivé près du cercueil qu'il embrassait convulsivement, et nous l'entendions qui disait au mort :

— Venge-toi ! venge-toi !

Les secousses furieuses qu'il imprimait à la bière détachèrent sans doute le lest insuffisant dont nous l'avions chargé ; car le cercueil, qui jusqu'alors s'était tenu debout, se coucha et Zani se trouva étendu sur la planche immobile comme une statue funéraire sur une tombe. Une mouette passa, s'abattit sur lui, et, d'un coup de bec, lui enleva un œil. Presque en même temps, l'eau se gonfla et nous vîmes émerger le dos d'un requin qui replongea après avoir fait au Maltais une horrible amputation.

Zani ne bougeait plus.

Le mort était satisfait. Il s'éloigna avec sa proie, et nous ne l'avons plus revu. ST-JUIRS.

REVUE GENERALE

Les Hongrois à l'Exposition de Paris.—M. Alfred Le Ghait, ambassadeur belge à Washington.—La campagne anti-esclavagiste.—Conversion au catholicisme de l'impératrice douairière Victoria.—Fondation de la "Tenants' Defence League" en Irlande.

Un parti de Hongrois, fort de 850 hommes et femmes, est arrivé à Paris, afin de visiter la grande Exposition. Ils ont eu une réception enthousiaste de la part des Parisiens ; qu'il suffise de dire que depuis la gare jusqu'à la rue de Lyon ce n'a été, pendant plus d'une heure, que de vifs bravos lancés par les Français à l'adresse de leurs visiteurs.

À la gare, aussitôt que le train fut en vue, les musiciens du Fœrer Poldi se mirent à jouer la marche de Rachoczy. Les passagers, de leur côté, agitaient aux portières des wagons les couleurs de la France.

Dès que les Hongrois eurent mis pied à terre, ils furent reçus par des délégués du conseil municipal de Paris, de

délégués de l'Association littéraire internationale, un bon nombre des membres de la délégation française envoyée en Hongrie, il y a trois ans, et par les tziganes de Szegedin.

M. M. Boll, au nom du conseil municipal, F. de Lesseps, ancien président de la délégation française en Hongrie, et de Ratisbonne, prononcèrent chacun un discours à l'adresse des arrivants.

M. Ignace Helfey, député hongrois, remercia d'une voix émue, au nom de ses compatriotes, la délégation pour ses paroles sympathiques, disant : " Je vous remercie de l'accueil touchant que vous nous faites en ce moment. Nous sommes ici huit cent cinquante appartenant à toutes les classes, à toutes les religions, venus, comme vous l'avez dit, pour assister à l'exposition du travail et du génie français. C'est une même pensée de reconnaissance et d'amitié pour votre pays qui nous a unis. Le cœur n'a qu'une politique, celle du sentiment. Nos sentiments ne peuvent changer et ils ne changeront jamais."

La ville de Paris a donné un grand bal au palais de l'Industrie ; il y eut réception officielle à l'Hôtel-de-Ville, et dans la soirée représentation de gala à l'Opéra-Comique. Les Hongrois n'ont pas cru devoir laisser Paris sans aller au Panthéon déposer des couronnes de fleurs sur la tombe de Victor Hugo, poète qui a laissé chez eux un souvenir ineffaçable.

* * * La Belgique vient de nommer M. Alfred Le Ghait envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès des États-Unis. Le nouvel ambassadeur est né à Bruxelles en 1842, et c'est en cette ville aussi qu'il a fait ses études.

Il entra dans la carrière diplomatique en 1865, et il occupa diverses positions dans le département des affaires étrangères pendant cinq ans. En 1870, il est fait secrétaire de la légation belge à Florence, et plus tard à Rome, quand l'Italie changea sa capitale. C'est Rome qu'il vient de laisser pour venir en Amérique. Afin de reconnaître ses hautes capacités, le roi Humbert, avant le départ de M. Le Ghait, lui a conféré le cordon de son ordre.

On fait de grands éloges de l'habileté du nouvel ambassadeur. C'est, de plus, dit-on, un amateur d'art très enthousiaste.

* * * Le cardinal de Lavignerie continue toujours, avec ardeur, sa campagne anti-esclavagiste.

Le congrès international organisé par lui et qui devait se réunir à Lucerne, a été remis à une date postérieure, vu que plusieurs délégués français ne pouvaient y assister au jour d'abord désigné.

Lorsque toutes les puissances se seront entendues dans ce congrès pacifique sur une base commune pour atteindre le but, il est à espérer qu'un vigoureux coup sera porté à la traite des noirs, qui se fait encore de nos jours sur une grande échelle dans le Soudan, la Haute-Egypte, le Haut-Congo, et dans les possessions anglaises et allemandes des rives de l'Îlet africain.

Heureusement, disons-le ici, la vente des esclaves est disparue de l'Algérie, de Tunis, du Cap de Bonne-Espérance, du Sénégal et du Bas-Congo.

Tout homme, quelque soit la couleur de sa peau, doit être libre. L'esclavage doit être du passé, et avant peu elle le sera, espérons-le. Le dix-neuvième siècle doit donner la liberté à tous les pays et à tous les peuples.

* * * Suivant une prédiction, l'Angleterre, qui avait mérité dans l'antiquité le surnom d'île des saints, en raison de la piété de ses habitants, doit redevenir catholique.

A en juger par les conversions nombreuses qui ont eu lieu depuis un certain nombre d'années, nous sommes portés à croire qu'elle va se réaliser. Après avoir vu la conversion de plusieurs ministres anglicans, du cardinal Newman, du duc de Norfolk, du marquis de Ripon, nous venons d'assister à celle de l'impératrice douairière Victoria, fille aînée de la reine Victoria et veuve de l'empereur Frédéric, récemment décédé. Ce dernier coup a été terrible pour les protestants, quoiqu'ils s'y attendaient quelque peu. Peut-être l'avenir leur ménage-t-il de nouvelles surprises encore plus grandes.

L'impératrice Victoria est une femme distinguée qui mérite l'estime de tous comme épouse, mère et souveraine. Et sa conversion ne manquera pas de produire un grand effet sur son entourage.

* * * On n'ignore pas que la ligue agraire d'Irlande a été abolie par ordre du parlement anglais, il y a quelques mois. On déclarait cette société dangereuse pour la paix intérieure, et en conséquence on en défendit les réunions. Depuis cette époque, les patriotes Irlandais se trouvaient sans aucune société. C'était une cause de faiblesse pour leur parti. Aussi viennent-ils de jeter les bases d'une nouvelle ligue (Tenants' Defence League).

C'est le 22 de juillet que les membres du parti irlandais en ont jeté les prémices. Elle se donne pour programme à suivre la défense des tenanciers contre les landlords, d'établir un taux raisonnable pour les fermages, de faciliter l'achat des terres par les fermiers etc.

Les tenanciers faisant partie de la ligue seront défendus par elle, à même ses fonds. L'admission des membres est contrôlée par le conseil. Chaque associé doit payer au moins un louis sterling par année. Ceux souscrivant dix louis et plus peuvent être élus membres honoraires.

Cette société, contrairement à l'autre, ne verra pas son existence abrégée par l'Angleterre, vu que ses règlements ont été approuvés par d'éminents avocats.

Les efforts faits par les Irlandais pour avoir le home rule sont au-dessus de tout éloge, et il est à espérer qu'ils seront enfin couronnés de succès. En attendant : Vive l'Irlande !

G. A. L. L. L.

BERCEUSE

Toi dont l'âme à peine éclore,
—Petit ange aux yeux si doux—
Se berse en un songe rose,
Dors en paix sur mes genoux.

Comme un rayon de l'aurore
Empourprant l'azur du ciel,
Ton front serein porte encore
Le sceau du souffle immortel.

Tes yeux sont pleins de sourires,
Ta lèvre ouverte aux baisers,
Et si parfois tu soupîres,
Tes pleurs sont vite apaisés.

Près de nous, ta vie est douce :
Pour épargner à tes pas
La plus légère secousse,
Vers toi se tendent nos bras.

Enfant, plus tard, sur la terre,
Tu marcheras ton chemin,
Peut-être loin de ta mère
Et sans l'appui de sa main.

Alors, le long de la route,
Si ta force fait défaut,
Dans la crainte ou dans le doute,
Lève tes regards en haut.

Dieu sur nous veille sans cesse,
Et, quand tu prieras vers lui,
Sois certain que sa tendresse
Te prêtera son appui.

Ta paupière reste close,
Petit ange aux yeux si doux !
Bercé dans un songe rose,
Dors en paix sur mes genoux !

NAPOLEON LEGENDRE.

NOS GRAVURES

L'ANGELUS

Le soir approche ; le soleil, déjà au-dessous de l'horizon, éclaire encore d'une lumière chaude et dorée la partie inférieure du ciel et la grande plaine cultivée qui s'étend au loin.

La campagne respire déjà le calme mystérieux qui accompagne la fin du jour.

Au premier plan, dans un champ de pommes de terre qu'ils étaient occupés à récolter, deux jeunes gens, un jeune paysan et sa compagne, ont interrompu leur travail. Ils se tiennent debout, se détachant en vigueur sur le fond lumineux du ciel. Le jeune homme s'est découvert et exprime par sa pose un sentiment de naïf et touchant respect. Il tient entre ses mains son béret contre sa poitrine et s'incline. La jeune fille a les mains jointes, relevées près de son visage. Tous deux baissent la tête ; ils se recueillent et adressent au Créateur une muette prière. . . . C'est que l'Angelus tinte au loin au clocher de l'église du village, qu'on aperçoit à l'horizon sur le ciel lumineux doré par le soleil couchant.

Un profond sentiment religieux émane de ce tableau célèbre, dont on dit qu'il est le plus beau tableau de l'école moderne, et qui est certainement le chef d'œuvre de Millet.

Ce tableau vient d'être vendu plus de cent mille piastres.

LE MARIAGE ROYAL — DESCRIPTION DES FÊTES

Le mariage de la princesse Louise-Victoria-Alexandra-Dagmar de Galles, avec Alexander-William-Georges Duff, comte de Fife et vicomte MacDuff, a eu lieu le 27 juillet dernier.

Cent cinquante mille personnes se pressaient sur les rues pour assister au défilé du cortège, de la résidence Malborough au Palais. Sept équipages superbes suivaient l'escorte des gardes à cheval. Dans le premier étaient les princesses Victoria et Maud de Galles et leurs frères, les princes Albert, Victor et Georges. Dans le second étaient la princesse de Galles et son frère, le prince de la couronne du Danemark. Le prince de Galles et la princesse Louise, la fiancée, occupaient l'équipage de la reine ; le roi de Grèce et les autres notables étaient dans les autres voitures.

A la chapelle du Palais attendaient le marquis et la marquise de Salisbury, M. et Mme Gladstone, un grand nombre de lords, de princes et de princesses. La reine Victoria prit un siège à la gauche de l'autel, ayant le grand duc de Hesse à sa gauche, un peu en avant, et le roi des Grecs en arrière d'elle, la princesse Louise à droite de ce dernier.

M. H. Farquhar agissait comme père du comte de Fife. Le fiancé portait son uniforme blanc de colonel du *First Banff Artillery*. La princesse Louise, la fiancée, entra, appuyée sur le bras de son père, le prince de Galles. Huit princesses agissaient comme filles d'honneur, et chacune d'elles portait un collier de perles, un bracelet en or et un bouquet de boutons de roses sur le côté de la chevelure. Le prince de Galles était vêtu d'un uniforme écarlate de maréchal, avec gants blancs.

La fiancée avait une robe en satin blanc et point de gaze. La longue traîne en satin blanc uni avait cinq plis en satin et aucun autre ornement. Elle était fixée au corps par un V ouvrant sur le devant et un autre V en dentelle tombant en arrière. Les manches étaient tout en dentelles et le devant du corps en était aussi recouvert. Sur l'épaule gauche était un petit bouquet de fleurs d'oranger, fixé par une guirlande de boutons de roses et de feuilles, un autre bouquet au milieu du V et deux guirlandes tombant au milieu des plis sur le côté droit de la robe ; le côté opposé était orné de fleurs d'oranger. Le voile avait une broderie en dentelle, le centre était uni et émaillé de petites fleurs. La fiancée avait un collier de perles autour du cou.

L'office, présidé par l'archevêque de Canterbury, dura trente-cinq minutes, puis la reine embrassa sa petite-fille sur les deux joues et donna sa main à baiser au comte de Fife. Le cortège sortit de la chapelle aux accords de la marche nuptiale de Mendelssohn, et se rendit au déjeuner.

Le gîteau de noces pesait cent cinquante livres, il était très élevé et avait cinq pieds et demi de diamètre.

LA RÉVOLUTION DE 1793

LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui les portraits de quelques personnages de la Révolution sur lesquels, il y a bientôt cent ans passés, le monde avait les yeux fixés.

A cette époque, en effet, la France, en proie à la plus affreuse anarchie, souffrait de la part de ceux qui la gouvernaient alors, d'une tyrannie mille fois plus odieuse et plus exécrationnelle que celle des rois qu'ils venaient de renverser.

Alors parurent ces monstres à la face humaine qui s'appelaient Robespierre, Marat, Danton et tant d'autres. Cependant, au milieu de l'affollement général parurent des esprits vastes et élevés, aux larges vues et aux dessins généreux qui, malheureusement, franchirent le but qu'ils visaient et qui à la fin, se trouvèrent emporter par le torrent dont ils avaient rompu les digues dans le dessein unique d'apaiser les colères.

Nous donnons donc aujourd'hui à nos lecteurs les portraits de ces hommes remarquables uniquement à titre de curiosité, et sans aucun esprit de parti laissant à chacun le soin de peser en soi la valeur de ces esprits maintenant disparus du monde et sur lesquels, du reste, l'histoire a porté son jugement immuable.

BIBLIOGRAPHIE

Nos paroisses : *L'Isle Verte*. Un vol. de 250 pages, par Chs-A. Gauvreau.

M. Charles-A. Gauvreau, un des rares travailleurs parmi les jeunes, a entrepris l'histoire de toutes les paroisses du comté de Témiscouata. Il débute par l'histoire de l'Isle Verte, un coquet village à cent cinquante mille de Québec.

Cette histoire qui est aussi complète qu'on peut la désirer—elle embrasse les temps primitifs, nous fait connaître les sauvages qui en furent les premiers habitants, fournit une liste des premiers seigneurs de l'Isle Verte, des missionnaires qui y portèrent leurs pas avant l'ouverture de ce siècle, puis une autre nomenclature, avec esquisses biographiques des prêtres qui ont desservi cette grande paroisse jusqu'à nos jours, un récit assez détaillé des événements contemporains dignes de remarque—est contenue dans ce joli volume.

Cette étude, qui a demandé d'assez longues recherches, est écrite avec une simplicité de style qui n'exclut pas l'élégance et surtout avec un grand respect pour la vérité historique.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de JUILLET a eu lieu le 3 août, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	20,324 . . .	\$50.00
2e prix	No.	22,412 . . .	25.00
3e prix	No.	17,520 . . .	15.00
4e prix	No.	27,965 . . .	10.00
5e prix	No.	28,706 . . .	5.00
6e prix	No.	6,284 . . .	4.00
7e prix	No.	12,174 . . .	3.00
8e prix	No.	8,851 . . .	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

482	3,401	10,670	15,660	22,712	27,559
1,306	3,838	11,046	16,235	22,959	27,611
1,591	4,266	11,600	16,448	23,127	27,624
1,622	4,762	11,956	16,619	23,388	27,703
1,629	5,457	12,547	16,808	23,514	28,050
1,795	7,319	13,149	17,405	23,717	28,137
1,973	7,342	13,491	17,577	24,488	28,556
2,038	7,981	13,701	17,697	24,526	30,298
2,116	8,182	13,777	18,112	25,129	30,477
2,716	8,389	14,322	19,599	25,273	30,479
2,830	8,591	14,999	19,682	25,309	30,899
2,978	8,656	15,198	21,526	26,827	31,404
3,060	8,731	15,371	21,874	26,828	31,745
3,110	9,247	15,421	22,333	27,176	31,916
3,144	10,409				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois de JUILLET, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

L'ALPHABET FRANÇAIS.

En feuilletant l'album d'une jolie femme, il m'est par hasard tombé sous les yeux cet alphabet original, dont les maximes pourront servir à chacun.

Je les transcris tel que trouvées.

- A vant tout, sachez que l'honnêteté est la mère du succès.
B aissez vos prétentions et vous élèverez vos mérites.
C omptez sur vous seuls, jamais sur vos amis.
D étournez vos ennemis par une conduite irréprochable.
E tayer vos jugements sur la droite raison.
F aitez le bien sans calcul, c'est le meilleur placement.
G randissez avec les difficultés ; vous en triompherez.
H ypocrisie et lâcheté sont synonymes.
I nterrogez les livres, ils vous répondront.
J ugez vos semblables en bien, il est toujours temps de voir le mal.
K ant le philosophe, professait l'observation de soi-même.
L aissez faire l'envie, elle proclame vos mérites.
M odérez vos colères, elles ne poussent à rien.
N e frappez jamais une femme, même avec une fleur.
O ubliez les outrages et notez les bienfaits.
P aissez sur les choses petites occupez-vous des grandes.
Q u'il bat une femme, méprise sa mère.
R egardez vos actes avant de juger les autres.
S achez vous taire à propos, le monde est un perfide.
T rionpher de vous-même avant de vouloir triompher des autres.
U nissez vos efforts à ceux de tout homme de bien.
V oyez qui vous entoure avant de parler.
X antipe, la méchante femme, a fait de Socrate un modèle de douceur.
Y ankee est synonyme de ruse, j'en sais bon nombre qui le sont sur ce point.
Z èle et courage, telle doit être notre devise.
W hig veut dire : " We hope in God, " faites de même.
T. C.

—Un journaliste de Charlestown, Ile du Pince-Edouard, M. W. Desbrisay, vient de se faire catholique. Il était un ritualiste outré.

—Un inventeur de Minnesota fabrique des habits faits de papier. Le papier est rendu aussi doux que le drap, et le froid ne peut pénétrer à travers.

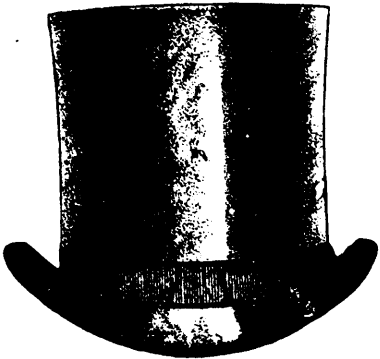
AVIS AU MERE. -- LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

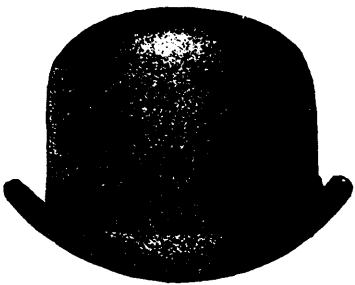
HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

ETABLIS EN 1852

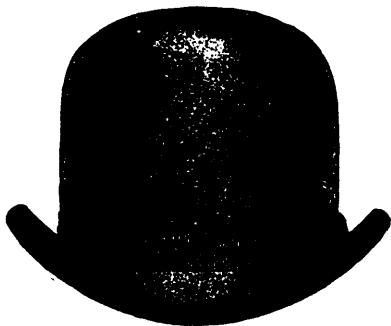


(Premier prix)

LORGE & CIE.,



CHAPELIERS ET
MANCHONNIERS



21, rue Saint-Laurent
MONTREAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202



VOUS CONSERVEREZ VOS FORCES
EN FAISANT USAGE DU
JOHNSTON'S FLUID BEEF.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

SIROP
ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for in NEW YORK.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10--RUE DE BRESOLES--10

(Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remède au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeons de toutes sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

CHAUSSURES EN KID : \$1.00



ACHETEZ LES

"WIGWAM SHOES" AVANT D'ALLER A LA CAMPAGNE

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

BOTTES ET SOULIERS

DE LA VILLE

Les styles les plus nouveaux et les plus élégants sont maintenant en vente

—CHEZ—

FOGARTY & BROS.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET

STE-CATHERINE

CHAUSSURES EN KID : \$1.00

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 10 AOUT 1889

SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

Malgré cela, il lui sembla que sa tête se vidait, pendant que ses tempes battaient comme des enclumes et que son visage se couvrait d'un froid mortel.

— Lui, marié ! . . .
Elle avait parlé de sa femme comme on parle d'un rêve, sans s'arrêter à l'idée que cela fut possible.

Sans paroles, presque sans souffle la jeune fille resta paralysée durant quelques minutes.

Robert continua :

— Je vous ai dit : ma mère ! Je me trompe, celle qui m'a choisi ma future femme n'est pas ma mère. Ma vraie mère est morte en me mettant au monde ; alors la sœur de mon père, quoique bien jeune à cette époque, et en dépit de malheurs extraordinaires qui ont plus tard assailli son existence, m'a tenu lieu de celle qui n'était plus. Mais avec quel cœur, grand Dieu ! Jamais, même à vous, Clotilde, je ne pourrai dire son amour, sa tendresse, ses soins de toutes les heures.

Hélas ! cette mère si parfaite, veuve à l'aurore de sa vie, n'a eu qu'une faiblesse au monde : la fille unique qui lui avait laissé le mari qu'elle pleurait, en l'adorant toujours.

L'orpheline avait eu le temps de secouer la mystérieuse, l'immense douleur qui l'avait envahie aux premières paroles du fils de Pierre.

Vaillante, elle avait fait appel à toute son énergie :

— Et c'est avec votre cousine que votre tante veut vous marier, n'est-ce pas, Robert ? deman-
la-t-elle doucement.

— Oui, avec elle. Mais si vous saviez comme sa nature est ingrate, sèche, dure, égoïste ! De la femme, ainsi que je la rêve, elle n'a rien. Antipathique, elle m'est, au suprême degré ! . . .

Il s'arrêta, angoissé, hésitant, malheureux . . .

Clotilde, silencieuse, n'avait pas la force de lui répondre.

— Oh ! oui ! reprit Robert, au bout de quelques secondes, je ne puis me résoudre à cette idée de la prendre pour compagne, d'en faire la mère de mes enfants surtout . . .

De nouveau, il s'interrompit.

Un grand frémissement passa sur le corps souple de la malheureuse enfant, dont le cœur maintenant se brisait.

— J'ai froid, Robert, murmura-t-elle. Allons-en ! . . .

Sa voix était si plaintive, si douce, que le jeune homme se leva tout à coup, ne pensant plus qu'à elle, oubliant tout.

— Chère petite, murmura-t-il, vous êtes à peine

vêtue, peut-être, et à l'ombre de ces grands arbres la fraîcheur de la nuit vous a saisie.

Egoïste que je suis, je n'y ai point fait attention. Voulez-vous mon pardessus ? En allant par les rues désertes, nul ne vous verra !

— Non, non, merci. Marchons un peu, cela me suffira.

Il voulu la conduire vers l'avenue de Villiers.

— Je suis fatiguée, dit-elle. Revenons du côté de Montmartre.

Il appela un cocher.

— Que faites-vous ? demanda Clotilde.

— Je vais prendre une voiture pour vous reconduire jusqu'en haut de la rue Lepic. Là, nous descendrons pour qu'on ne nous voie pas arriver ensemble devant la porte de votre maison.

Elle voulut résister, mais il la poussa dans le fiacre qui venait de s'arrêter.

Aussitôt qu'elle fut assise, il ferma les glaces, et lui enveloppa le cou avec un foulard blanc qu'il avait dans sa poche.

— Etes-vous mieux ainsi ? lui demanda-t-il pen-

mon cœur. Je n'aime pas ma cousine, je sens que je ne l'aimerai jamais parce que mon être tout entier est plein d'une autre que j'adore et à qui, seule, je veux donner ma vie ! . . .

Tandis que ses jambes se dérobaient sous elle, la malheureuse enfant crut qu'en une rosée bienfaisante le ciel lui-même descendait en elle.

— Robert ! murmura-t-elle éperdue, taisez-vous ! Il ne faut pas contrarier ou désoler celle qui vous a élevé et a été si bonne pour vous !

— Elle m'aime, aussi celle-là. Presque autant quelle aime sa fille, j'en suis sûr ! . . . Et quand elle saura quelle affection sainte, ardente et jalouse j'éprouve pour vous, ma petite Clo, tant aimée ; quand je lui aurai dit que vous seule avez fait battre mon cœur ; que sans vous, la vie me serait un trop dur fardeau, elle est trop parfaite et trop bonne pour vouloir mon malheur, peut être ma mort ! . . .

— Oh ! quelle joie et quelle douleur vous me causez, mon Robert ! . . . Moi aussi, devant vos paroles, je lis dans mon âme où je n'étais pas encore descendue ; je comprends, pour la première fois, je devine ce que vous êtes pour moi, ami si cher ! . . . Tout ! La lumière, la vie, le bonheur ! Mais en même temps, quel chagrin j'éprouve ! . . .

Par moi, une femme bonne entre toutes, qui vous a aimé, souffrira ! . . .

Par moi, une famille sera déçue dans son rêve le plus cher et peut-être désunie !

— Oh ! cela jamais. Quand vous connaîtrez ces êtres bons et parfaits qui sont mon père et ma tante, vous verrez que ce n'est point chose possible.

— Raison de plus, alors, pour que vous n'ayez pas d'autre volonté que la leur.

— Avant de vous connaître, j'avais accepté ce dur sacrifice. Aujourd'hui, je ne le puis pas.

— Et le devoir ? . . .

Il tressaillit.

Puis tout à coup, secouant la tête comme pour éloigner de lui des pensées trop douloureuses :

— Ne parlez pas de devoir quand je vous aime comme un fou, et que je prendrai n'importe quelle résolution plutôt que de renoncer à vous ! . . .

Maintenant, je suis décidé, parce que je me suis dit sérieusement, gravement, que je ne pouvais pas vivre sans vous.

Rien, mais rien entendez-vous ne me fera jamais changer. Je vais prévenir mon père

— Ecoutez-moi, mon Robert, vous me rendez heureuse à en mourir. Et rien au monde, à moi non plus, ne

se mettra jamais dans mon cœur à côté de votre souvenir. Cependant, je vous supplie de ne pas apporter la désolation dans votre famille et de bien réfléchir. Nous sommes jeunes tous les deux ; avant de prendre une détermination si grave et où le bonheur de tant de personnes est engagé, attendez.

Il venait de réfléchir que le mariage d'Adèle lui donnant un certain répit, on ne le presserait point de longtemps maintenant, chez lui, pour devenir le mari de sa cousine.

— Soit, dit-il, nous attendrons un an, si vous le voulez. Alors, comme je suis sûr de n'avoir pas changé, moi, si vous m'aimez toujours, je déclarerai à mon père que seule vous serez ma femme.

— Votre femme ! . . . moi Robert ! . . . L'orpheline sans asile ! . . . Ah ! mon Dieu ! . . . On ne meurt donc pas de joie, puisque je respire en



Clotilde suivit Suzanne des yeux, tout en détachant une rose de sa tige. — Page 94, col. 3.

dant que la voiture roulait.

Elle, charmée de ces soins délicats, de ces attentions charmantes, sentait son pauvre cœur malade prêt à éclater et à se fendre.

— Oui, oui, dit-elle très bas, merci ! . . .

Il demeura alors sans faire un mouvement, sans prononcer une parole, comprenant que sans remuer les lèvres leurs cœurs se parlaient, s'adoraient, n'ayant jamais été aussi près l'un de l'autre qu'à cette minute de silence, de recueillement et de désespoir.

En haut de la rue Lepic, la voiture s'arrêta.

Robert paya le cocher, et revint vers Clotilde. Tout un côté de la chaussée était plongé dans une ombre épaisse ; à quelques pas se trouvait la grande maison qu'habitait la jeune fille.

— Ecoutez, lui dit-il tout à coup, je ne vous quitterai pas ce soir sans vous confier le secret de

core ! Elle allait tomber sur la chaussée : Il la soutint dans ses bras.

—Ma femme ! répéta-t-il en appuyant pour la première fois sa bouche sur les beaux cheveux d'or qui arrivaient à la hauteur de ses lèvres. Oui, ma femme, ma petite Clo, toi, ou personne !...

Elle rentra chez elle comme une folle.

Toute la nuit, au grand désespoir de Pompon, qui de temps en temps venait lécher son visage, elle pleura la figure dans le foulard de Robert, qu'elle n'avait pas songé à rendre au jeune homme.

Le lendemain, comme pour la mieux laisser à sa réflexion et à sa joie, Robert ne vint point sur le boulevard Hussman attendre la jeune fille.

C'était un samedi, et s'y fut-il trouvé qu'elle n'eût pu d'ailleurs le voir.

Un garçon de courses en effet l'accompagnait, portant dans une grande caisse recouverte de toile cirée, la toilette terminée, que Clotilde devait le lendemain matin aller essayer à Mlle Chaniers, ainsi que celle-ci l'avait si vivement désiré.

Mais comme elle franchissait le seuil de la porte, la mère Breton lui remit une lettre.

Elle la prit sans rougir ni se troubler, sachant bien que c'était de Robert et qu'il ne pouvait lui écrire que des choses honnêtes et droites comme lui.

Ce fut dans sa chambre seulement, et entourée des caresses folles de Pompon, toujours si heureux de la revoir, qu'elle l'ouvrit.

Voici ce qu'elle contenait :

Chère petite Clo,

Vous ne me verrez pas ce soir, car je veux vous bien laisser descendre au fond de vous-même, afin de vous recueillir et de peser aussi clairement que possible les pensées et les desirs de votre cœur. Demain, dans l'après-midi, soyez au Parc-Monceau, et là, tout seul, contre un massif, car il y a courses à Auteuil et le parc sera à peu près désert, nous causerons de nouveau.

Quant à moi, plus je cherche à lire en mon âme, plus je comprends que je vous aimerai saintement, exclusivement toute ma vie, sans changer jamais.

ROBERT DE SAUVES.

Vers neuf heures, elle prit une voiture, ainsi que le lui avait recommandé M. Monteret, et donna au cocher l'adresse d'Adèle qu'elle ne connaissait que depuis la veille.

En arrivant devant l'usine, elle descendit et regarda la grande inscription, toujours la même, sur laquelle on lisait au haut du portail :

BOIS DURCIS ET SCULPTÉS

Cependant, elle s'arrêta, subitement raidie, encore plus étonnée :

Au-dessous, sur une plaque de marbre noir, il y avait en lettres d'or :

CHANIER, DE SAUVES ET C^{ie}.

—Tiens, se dit-elle, le nom de Robert !... Est-ce singulier !...

Mais elle crut à une simple coïncidence ; son amoureux, avant le jour si proche où il avait laissé échapper son aveu de ses lèvres, ne lui ayant jamais parlé de sa famille, ni prononcé devant elle le nom d'Adèle.

Pas davantage l'avant-veille, il ne lui avait appris que cette tante qui l'avait élevé, et qu'il aimait si profondément, s'appelât Mme Chaniers.

Clotilde traversa la grande cour et arriva devant le perron en haut duquel Suzanne attendait, le timbre d'entrée ayant annoncé un visiteur.

—Mademoiselle Georgette Chaniers ? demanda l'ouvrière en levant sur la jeune femme de charge ses prunelles bleues si belles et si pures.

Suzanne n'avait point encore vu Clotilde.

Profondément elle tressaillit, et se mit à examiner l'orpheline sans répondre.

Celle-ci répéta sa question, un peu étonnée de cette physionomie si droite, mais qui l'enveloppait de regards si étrangement scrutateurs.

—Vous êtes sans doute la jeune fille qui vient pour essayer la toilette de Mlle Chaniers ? dit-elle enfin.

—Oui, madame, répondit Clotilde de sa jolie voix musicale, et je crois que Mme Chaniers m'attend.

—Veuillez monter, mon enfant.

Elle passa devant et dirigea l'ouvrière vers le haut de la maison.

Presque aussitôt, Adèle sortit de sa chambre, et faisant quelques pas sur le palier :

—Est-ce vous, Clotilde ? demanda-t-elle avant même d'avoir vu la jeune.

—Oui, madame, répondit celle-ci en apparaissant derrière Suzanne. Je porte le costume de mademoiselle.

—On va vous faire entrer dans la chambre de ma Georgette ; mais avant, dites-moi bonjour, méchante fille qui ne faites pas attention à moi, et embrassez-moi un peu convenablement s'il vous plaît !

Toute poignée de bonheur, l'orpheline tomba dans les bras de sa protectrice, et se laissa couvrir de baisers par celle-ci, à la stupéfaction de Suzanne, laquelle n'ayant jamais entendu parler de Clotilde ne s'expliquait pas comment Mme Chaniers embrassait de cette façon une simple ouvrière de chez Anatole.

Dieu ! s'écria Adèle, que cette petite a les joues fraîches, et que c'est donc bon de les sentir sous ses lèvres ?...

Et voyant l'interrogation contenue dans les yeux de son amie :

—Tu es étonnée, ma Suzie ! dit-elle. Mais nous sommes de grandes amies, Clotilde et moi. Je t'expliquerai tout cela tout à l'heure. Pour l'instant, conduis-la auprès de Georgette, je vais y aller moi-même dans quelques minutes.

Suzanne obéit, et de l'autre côté du corridor, dans la partie de l'hôtel récemment construite et donnant à la fois sur le jardin et sur la cour d'entrée, elle ouvrit une porte.

Alors apparut aux yeux de Clotilde, qui n'avait jamais rien vu d'aussi coquet, ni d'aussi joli, une chambre toute tendue de perse rose, avec ses meubles en laque blanche, de cette forme Louis XVI toute droite, si chaste et si élégante à la fois.

Sous ce plafond rose, au milieu de ces grands oiseaux roses, frôlant de leurs ailes étendues des fleurs, toutes roses, dans un ciel également rose, la beauté brune de Georgette ressortait étrangement, saisissante et fine.

—Tiens ! vous voilà, ma chère Clotilde, dit la jeune fille d'une voix assez gracieuse. Vous avez mon costume ?

—Oui, mademoiselle.

—Et jolie ?

—Dans le genre de celui de Mlle Gruy, mais bien plus élégant, et surtout plus soigné puisque... c'est pour vous, ajouta-t-elle avec un sourire très doux quoiqu'un peu craintif.

—Ah ! fit l'autre, montrez voir un peu.

Clotilde ouvrit le carton, et étala sur le lit une jupe de foulard bleu à petites fleurettes blanches, d'une simplicité et d'une distinction rares.

—Mademoiselle veut-elle l'essayer ? demanda-t-elle en même temps.

—Certainement, je ne demande pas mieux.

Georgette enleva le peignoir dont elle était encore vêtue et passa le costume, aidée de Clotilde qui arrangeait les plis, nouait les cordons, redressait les relevages de ses mains adroites.

—Oui, ça me plaît, dit Georgette en se regardant de tous les côtés dans la glace de son armoire.

Puis s'adressant à sa mère :

—Je garde cette toilette pour déjeuner, maman, dit-elle ; peut-être qu'elle engagera Robert à passer son dimanche avec nous, ainsi que ce serait son devoir de fiancé.

A ce nom, Robert !... A cet autre : devoir de fiancé ?... Clotilde avait d'abord tressailli, puis elle devint plus blanche qu'une cire.

En effet, en une pensée plus rapide que l'éclair elle se souvint que Mme Chaniers lui avait dit que les toilettes de Georgette étaient destinées à des fiançailles avec son cousin.

Est-ce que ce serait son Robert à elle, ce fiancé de Mlle Chaniers ?

Son Robert dont le nom était dehors, sur la plaque de marbre ?...

Et elle, Georgette, serait-elle cette femme égoïste, méchante, antipathique qu'on lui destinait, et dont il ne voulait pas ?

Hélas !... hélas !... malheureuse qu'elle était !...

Si une seule jeune fille au monde pouvait le faire résister envers et contre tout à l'amour de Robert, c'était celle dont Adèle, sa bienfaitrice, était la mère ?...

Oh ! celle-là, dut Clotilde en mourir de douleur, devait lui être mille fois sacrée !...

Mme Chaniers s'aperçut de l'extraordinaire émotion de l'orpheline.

—Qu'avez-vous, ma chère enfant, lui dit-elle, seriez-vous souffrante ?

—Non, madame, je vous remercie, ce n'est rien.

—Mais quoi encore ? fit Adèle déjà alarmée.

—Un léger éblouissement, c'est déjà passé.

—Y êtes-vous sujette ?

—Pas du tout.

—Voulez-vous un peu d'eau sucrée ? demanda à son tour Suzanne très affectueuse.

L'orpheline se retourna vers la jeune femme de charge :

—Merci, madame, dit-elle, il ne me faut rien. Votre bonne sollicitude à toutes les deux m'a déjà guérie.

—Vous êtes pâle.

—Oh ! ça s'en ira au grand air.

Elle eut un jeu particulier de physionomie, en prononçant ces dernières paroles qui frappèrent Suzanne.

—C'est étrange !... murmura l'amie d'Adèle. Est-ce que je rêve ?...

L'orpheline avait refermé le grand carton et elle s'appropriait à l'emporter.

—Laissez, dit Mme Chaniers, un des garçons de courses de la maison le rapportera demain chez Anatole.

Tout à coup, Georgette qui regardait par la fenêtre se mit à parler au dehors à quelqu'un qui était dans le jardin.

—Jamais je n'ai eu une si jolie toilette, disait-elle. Monte un peu la voir !... Maman est ici, et elle te demande.

—A qui t'adresses-tu ? demanda Adèle. A ton oncle ?

—Non, à Robert. Il vient.

Puis se tournant vers l'ouvrière :

—Attendez une minute, dit-elle et vous allez voir que j'ai le plus joli amoureux de Paris.

Les pieds cloués au sol, la gorge sèche et les yeux brillants comme des tisons, Clotilde obéit à la jeune fille.

Qui allait-elle voir entrer ?

Enfin un pas très léger se fit entendre dans le corridor, la porte s'ouvrit et une voix bien connue dit :

—Où est-elle, maman ? et que veut-elle ?

—Te montrer comme je suis belle, répondit Georgette.

Mais elle ne put en dire davantage.

Sans un cri, sans un mot, sans un soupir, sans même avoir levé les yeux sur celui qui était entré, Clotilde, de son haut, était tombée froide et blanche sur le tapis de la chambre.

—Ah ! Dieu ! s'écria Robert en la reconnaissant ; qu'est-ce que c'est ?...

Mais à temps il se contint, ferma ses lèvres comprenant qu'un mot de plus pourrait amener quelque catastrophe où son espoir de bonheur périrait infaiblement.

Son cri n'avait point dit qu'il connût Clotilde. Il n'éveilla par conséquent point l'attention jalouse de sa cousine.

Quant à Adèle, à Suzanne même, elles s'étaient précipitées toutes les deux vers l'orpheline, et agenouillées devant ce joli corps toujours étendu, plus souple qu'une écharpe, d'une grâce souveraine dans sa pose abandonnée, elles la couvraient de caresses et de soins.

Mais Clotilde ne revenait point à elle.

—Aidez-nous, Robert, dit Suzanne, cette petite ne peut point rester là, par terre.

—Où voulez-vous la mettre ? demanda le jeune homme presque aussi pâle qu'elle.

—Dans ma chambre, sur ma chaise longue, dit aussitôt Adèle, elle sera mieux qu'ici.

Sans attendre que Suzanne et Mme Chaniers essayassent même de relever l'orpheline, Robert se pencha vers elle, la souleva dans ses bras, et ainsi qu'il l'eût fait d'une plume il l'emporta par le corridor, dans la chambre de sa tante.

Georgette fort indifférente resta chez elle, Suzanne courut chercher un flacon d'éther dans le bas de la maison ; Adèle seule entra sur les pas du jeune homme.

Mais elle chancela, tout à coup.

Au moment où Robert avait étendu l'orpheline sur la chaise longue de Mme Chaniers, les lèvres du jeune homme s'étaient posées sur les cheveux de la jeune fille toujours évanouie, tandis que sur le visage si grave et si expressif du fils de de Pierre montait un inexprimable sentiment d'adoration et de douleur.

— Mon Dieu !... pensa la pauvre femme, que se passe-t-il donc ?

Mais elle demeura muette, sans un mot, et quand Robert se retourna, rien dans l'attitude de sa tante ne put lui faire pressentir qu'elle eût vu son mouvement.

IV.—LE DEVOIR

— Vous ne pouvez songer à revenir encore chez vous, ma chère enfant, dit Mme Chaniers à Clotilde, lorsque celle-ci, après bien des soins, eut enfin ouvert les yeux.

Elle regarda autour d'elle

Robert n'était plus là.

Suzanne et Adèle, attentives comme deux mères très jeunes et très affectueuses, étaient seules auprès de la petite malade, épiait le moindre jeu de sa physionomie.

Avait-elle rêvé ?

Et ce Robert, son seul amour, son adoration et son bonheur, était-il bien réellement le fils adoptif d'Adèle, le fiancé de Mlle Chaniers ?...

Non, le devoir était de disparaître, de se faire oublier de Robert ; elle le ferait.

Elle essaya de se soulever sur ses coussins.

— Pardon, dit-elle très confuse. Suis-je assez ridicule de vous donner tout cet embarras !...

Le cœur d'Adèle, en la voyant toute pâle, toute froide, s'était bizarrement serré.

Chose extraordinaire !...

Etendue sur cette chaise longue, avec la frange de ses longs cils, faisant une raie sur sa joue blanche, Clotilde plus que jamais, lui semblait être la vivante image de Georges endormi.

Même ce baiser qu'elle avait surpris de Robert, effleurant le visage de la jeune fille évanouie, ne l'avait point blessée, ni fâchée, ni irritée.

Et elle, dont le rêve éternel avait été de voir Georgette mariée au fils de Pierre ne souffrait point à l'idée que le cœur du jeune homme appartenait à Clotilde !

Au contraire pendant que l'image de sa fille se ternissait, s'en allait, s'effaçait peu à peu dans un lointain obscur, la silhouette radieuse des deux jeunes gens enlacés hantait son imagination, et à ses lèvres, tout naturellement, montaient ces mots :

— Ils sont si bien faits l'un pour l'autre !...

Mais tout à coup elle se ressaisit et sur la minute, comprenant l'étrangeté de ses pensées :

— Je suis folle ! se dit-elle en hochant la tête.

Et Georgette, suis-je donc une mauvaise mère pour l'oublier ainsi ?...

Mais, en dépit de sa volonté, il y avait une chose qu'elle ne pouvait chasser de son esprit, à laquelle il lui semblait impossible de renoncer.

A tout prix, elle voulait savoir comment Robert et Clotilde s'étaient connus ; où ils s'étaient rencontrés ; quel était le genre d'affection qui les unissait.

Mais comment en arriver à apprendre la vérité absolue ?...

En la leur demandant ?

Non, elle aimait mieux s'y prendre autrement pour le savoir.

Ses fins sourcils rapprochés disaient l'effort de sa pensée, cherchant un moyen d'atteindre son but, lorsque Clotilde, de sa voix d'or, toute affaiblie et un peu tremblante dit :

— Je vous en prie, madame, laissez-moi m'en retourner chez.

— C'est impossible, répondit aussitôt Adèle, il n'y a pas de danger que j'y consente, je serais trop inquiète.

— Mais je prendrai une voiture, et je ne me fatiguerai point.

— C'est égal, vous êtes encore faible. D'ailleurs cette syncope subite prouve que vous n'êtes pas dans un état normal, j'aime mieux vous garder ici toute la journée. Ce soir, si vous êtes tout à fait bien, l'un de nous vous ramènera à Montmartre.

— O madame ! toute la journée ainsi dans votre

maison ! Non, non, en vérité, ce serait trop indiscret de ma part.

— C'est moi qui vous soignerai, dit Suzanne, que l'enfant séduisait de plus en plus, et qui, de minute en minute, se sentait prise pour elle d'une affection aussi bizarre qu'indéfinissable. Oui je m'occuperai de vous, et je vous tiendrai compagnie tandis que Mme Chaniers se rendra avec tout le monde aux courses d'Auteuil, aujourd'hui, ainsi que c'était convenu.

— Georgette ira avec son oncle, sir Jonathan et Robert s'il en a envie, déclara Adèle, moi je suis un peu fatiguée, et j'aime mieux ne pas les accompagner.

— Vous voyez bien, madame, que je vous dérangerai... murmura la fillette toute confuse.

— Taisez-vous, méchante enfant !... Quand je vous adore, au contraire, et mille fois plus que vous ne pouvez le supposer !...

Elle cacha son joli visage dans ses mains si fines, aux petits doigts fuselés, et subitement éclata en sanglots.

— Là ! s'écria aussitôt Suzanne déjà grondeuse, vous la faites pleurer à présent. Cela en vaut la peine, en vérité !...

Puis, s'asseyant à côté de Clotilde, la prenant maternellement dans ses bras et appuyant sur son épaule la tête blonde de la jeune fille :

— Allons, mignonne chérie, dit-elle en l'embrasant, séchez vos larmes, laissez-vous soigner et aimer !... C'est si bon la sympathie et l'affection.

Clotilde, à bout de forces, terrassée d'émotion, rendit à la jeune gouvernante ses caresses et ses baisers, en murmurant :

— Oh ! Seigneur !... je ne demande pas mieux !...

Pendant ce temps, Adèle, l'œil assombri, en proie à une agitation extraordinaire, pensait, furieuse de voir Suzanne caresser ainsi Clotilde :

— Est-ce qu'elle va l'aimer plus que moi, maintenant ?...

Une voix dure et aigre arracha les trois femmes à leur rêve.

Dans le corridor, Georgette appelait sa mère.

Adèle fit quelques pas au devant de sa fille.

— Qu'est-ce que tu veux ! lui demanda-t-elle.

— Sir Jonathan est arrivé, maman, dit la jeune fille, et mon oncle Pierre te fait prévenir que le déjeuner t'attend. Je viens voir si tu es prête.

— Je passe ma robe, et je descends.

— Clotilde est-elle repartie ?

— Non, elle est toujours fort souffrante, je ne veux pas qu'elle s'en aille.

— Ah ! et que vas-tu en faire alors ?

— Elle restera sous la garde de Suzanne qui désire s'occuper d'elle tout aujourd'hui.

Georgette n'insista pas, et ne fit point mine d'entrer.

— Alors, tu descends ? demanda-t-elle.

— Oui, dis à Jean qu'il peut servir.

— Vous voyez bien, madame, dit Clotilde à Adèle lorsque celle-ci eut refermé la porte, il vaut mieux que je m'en aille.

— Pourquoi ? Georgette d'abord n'a point trouvé extraordinaire votre présence ici ; Suzanne habille-moi ; après cela, tu organisera votre déjeuner à toutes les deux.

La femme de charge obéit, et alla chercher une admirable robe de dentelles noires couverte de jais, dont elle revêtit Mme Chaniers.

— Mettez-vous la parrure d'émail que vous a donnée l'autre jour sir Jonathan Pierce ? demanda Suzanne.

La jeune femme eut un violent mouvement de répulsion.

— Ah ! Dieu, non, dit-elle. Donne-moi un simple nœud de rubans.

Quand tout fut achevé, et avant de quitter sa chambre, Adèle jeta un coup d'œil sur l'armoire à glace, afin de voir l'ensemble de sa toilette.

Malgré elle alors, elle se souvint du jour où sept ans auparavant, Manuel Leval lui ayant appris que l'un des deux individus qui avaient monté la fabrique du bois durci en Amérique n'était pas marié, elle avait conçu l'espoir de le séduire par sa beauté et de lui arracher toutes les confidences qu'elle désirait avoir.

Oui, mais d'abord, à cette époque, elle croyait

à l'existence possible d'Eugène Gages, tandis qu'aujourd'hui elle avait la certitude qu'il était mort.

Ensuite, par un phénomène singulier, maintenant qu'elle avait atteint son but, que Jonathan Pierce était épris d'elle jusqu'à lui avoir offert son nom, lui, le sauvage et le misanthrope, elle n'avait point le courage de provoquer ses confidences, de rechercher ses expansions.

Oui, c'était bien étrange, en vérité !...

Tant qu'il était resté simplement le professeur de Robert, l'ami de sa fille, une grande sympathie avait attiré la jeune femme vers lui.

Mais depuis que d'accord avec Georgette, il avait demandé plus et mieux, le cœur d'Adèle s'était fermé vis-à-vis de cet être qu'elle avait cependant accepté pour second mari ; une invincible répulsion avait remplacé chez elle l'amitié d'autrefois ; elle ne pouvait lorsqu'il était là, tendre sa main, laisser sourire ses lèvres et encore moins tomber de sa bouche n'importe quelles paroles d'intimité ou de confiance.

Et tout en descendant l'escalier, elle se répétait :

— Je l'ai rêvée autrefois, cette conquête !... Je l'ai désirée, voulue !... Et pourquoi aujourd'hui, cette insupportable répugnance m'empêche-t-elle d'en tirer parti, même en lui adressant la parole ?...

Ah ! si je n'avais pas peur d'un coup de tête de Georgette !...

— Que me dit-on, lui demanda Pierre dès son entrée dans la salle à manger, une jeune fille a été souffrante ici, ce matin ?...

— C'est exact, répondit Adèle en regardant involontairement Robert aussi décomposé que s'il avait fait une maladie de six mois, elle est encore là-haut.

— C'est une ouvrière de chez Anatole ?

— Oui, ou pour mieux dire, une petite protégée à moi, que j'ai rencontrée un jour fort malade, et comme elle m'a paru très intelligente, encore plus honnête, je me suis occupée d'elle et je l'ai fait entrer dans la maison de couture où je m'habille. Là elle a réussi, grâce à sa volonté et à sa conduite, au point qu'elle est aujourd'hui la meilleure essayeuse de l'atelier. J'éprouve pour elle un très vif intérêt. La trouvant très fatiguée, j'ai obtenu d'elle qu'elle restât tranquille dans ma chambre sous la garde de Suzanne. Ce soir, quand cette petite sera tout à fait remise, une voiture la reconduira chez elle.

— Mais cela ne vous empêchera pas, je l'espère bien, madame, de venir aux courses avec nous ? demanda sir Jonathan, jusque-là aussi froid qu'une corde de puits.

— Je ne le sais pas encore. Dans tous les cas, mon frère vous accompagnerait si j'étais retenue ; car je pense à l'instant même que j'ai promis à Mme Lure d'aller chez elle, cette après-midi, afin d'organiser notre vente de charité.

— Et cela ne peut se remettre ?

— Non, c'est au profit des dernières inondations. Il y a beaucoup de misères à soulager, et l'on manque d'argent.

— Mais moi, maman, demanda Georgette, je ne serai pas obligée de t'accompagner chez Mme de Lure ? C'est que j'aime mieux les courses et surtout les toilettes que ce grand salon si froid et si sombre

— Rassure-toi, ma fille, tu iras avec sir Jonathan.

— Ah ! quelle joie ! Avez-vous un landau, au moins, sir Pierce ?

— Oui, tout ce qu'il y a de mieux.

— Et toi, Robert, viendras-tu ?

— Non ! répondit catégoriquement le jeune homme, parce que j'ai horreur du bruit, tu le sais.

— Et moi qui avais fait une si jolie toilette pour te faire honneur et te plaire !...

— Tu plairas à d'autres, ce sera toujours un résultat.

L'œil de Jonathan étincela, tandis qu'une ride creusait entre ses deux sourcils.

— Georgette ne cherche à plaire qu'à vous seul, Robert, dit-il à son ancien élève.

Celui-ci eut un léger haussement d'épaules, puis se ravisant, comme si la discussion entrevue sur ce sujet délicat l'eût ennuyé :

— D'ailleurs, dit-il, je ne veux pas sortir, car

j'ai un fort mal de tête que le soleil et la poussière augmenteraient encore.

—Tu travailles trop ! déclara Pierre déjà alarmé.

—Non ; ne te tourmente pas, va, mon cher père. Demain, après une journée de calme et de repos, passée sous les grands arbres du parc, il n'y paraîtra plus.

M. de Sauves, quoique détestant le monde au moins aussi profondément que son fils, ne pouvait refuser à Adèle de la remplacer auprès de Georgette.

Aussi celle-ci monta-t-elle en voiture aussitôt le déjeuner fini, avec son oncle et sir Pierce.

Jonathan avait forcé son ami à occuper le fond du landau, assis à côté de Georgette, tandis que lui prenait modestement place sur le devant en face d'elle.

Dès que Mme Chaniers avait vu le landeau disparaître par la grande grille ouverte à deux battants, elle était remontée dans sa chambre où elle pensait bien retrouver Clotilde.

Celle-ci, en effet, avait consenti à manger un peu avec Suzanne, et maintenant, elle causait avec la jeune femme de charge.

Encore sous le coup de l'émotion formidable qui venait de la bouleverser si profondément, elle racontait à Suzanne ses premières années, avec un sentiment de tristesse si intense, de mélancolie si douloureuse, que la gouvernante se sentait remuée jusqu'aux entrailles, et l'écoutait, les yeux pleins de larmes, le cœur tout attendri.

—Pauvre, pauvre petite !... murmurait-elle. Vous n'avez pas été heureuse tout de même.

Mme Chaniers entra.

—Je suis contente, dit-elle après un rapide examen, il me semble que vous vous entendez bien toutes les deux.

—A merveille, répondit Suzanne d'une voix si émue que la jeune femme tressaillit et subitement la regarda.

La gouvernante avait les yeux fixés sur Clotilde et paraissait la considérer avec une bizarre attention.

Déjà Adèle avait remarqué ce sentiment chez son amie.

—C'est étrange, se dit-elle. Trouverait-elle aussi que Clotilde ressemble à mon pauvre Georges ?

—M. Pierre est-il parti aux courses ? demanda tout à coup Suzanne.

—Oui, avec sir Jonathan et Georgette.

—Et Robert ?

Adèle hésita, puis subitement, dit en parlant un peu vite.

—Il va sortir, mais de son côté.

—Ah ! Et vous ?

—Moi, je dois aller chez Mme de Lure.

—Aujourd'hui ? Je croyais que c'était remis à un autre jour.

—Non, à trois heures.

Suzanne regarda la pendule.

—Mais alors, vous n'avez que le temps de vous préparer.

—C'est ce que je vais faire.

Mme Chaniers s'approcha de Clotilde.

—Vous allez mieux, n'est-ce pas, chère enfant ? l'interrogea-t-elle.

—Oui, madame, bien mieux. Aussi vous demanderai-je la permission de m'en aller.

—Je ne vous la donne pas.

—Mais je vais déranger Mlle Suzanne.

—Pas du tout. Après mon départ vous descendrez au jardin, et vous vous reposerez sur un des bancs, à l'ombre des massifs, jusqu'à mon retour qui aura lieu dans deux ou trois heures au plus tard. Pendant ce temps Suzanne vous laissera pour s'occuper de sa maison. Moi, je veux vous retrouver ici quand j'y reviendrai. Est-ce entendu ?

—Puisque vous le voulez, madame !... N'êtes-vous pas l'absolue maîtresse ?...

En disant ces mots, une flamme bleue et pure éclaira le grand œil doux de l'orpheline d'une façon si particulière qu'Adèle chancela.

—Mon Dieu !... ne put-elle s'empêcher de balbutier.

Ce fut au tour de Suzanne de regarder Mme Chaniers avec une sorte de stupéfaction.

Mais Adèle ne lui laissa pas le loisir de parler.

—Viens m'aider, lui dit-elle.

Elles disparurent toutes les deux dans le cabinet de toilette après avoir envoyé, l'une et l'autre, un sourire d'affection à la jeune fille.

Soigneusement, Adèle referma la porte et abaissa la lourde portière matelassée.

—C'est bien singulier, en vérité, murmura aussitôt Suzanne, mais où avez-vous donc rencontré cette petite ?

—Je te l'ai déjà dit, à Lariboisière.

—Et de qui est-elle la fille ?

—Je ne le sais pas. Probablement de quelque pauvre diable de paysan normand mort lorsqu'elle était très jeune, puisqu'elle a été élevée dans un couvent de Normandie.

—Je suis folle !...

Mme Chaniers sentit sa gorge se serrer.

—Pourquoi es-tu folle, Suzie ? lui demanda-t-elle doucement.

—Parce que je trouve que cette enfant ressemble à quelqu'un.

—Mon Dieu !... et moi aussi, j'ai eu cette idée !...

—Vous ?...

—Oui, et c'est cela qui m'a fait m'attacher à elle si singulièrement, mais si profondément en même temps, que je ne sais pas analyser de quelle affection je l'aime... cette petite étrangère.

—C'est bien à votre frère que vous trouvez que cette petite ressemble, n'est-ce pas ?

—A mon frère !... répéta Mme Chaniers abasourdie.

—Eh oui, n'a-t-elle pas de lui le front si beau et si intelligent, la bouche sérieuse et grave, pardessus tout des jeux de physionomie extraordinairement les mêmes. Tenez, tout à l'heure, quand elle me racontait sa vie, je croyais voir Pierre et l'entendre !... De même aussi qu'elle a votre tournure, votre démarche, vos épaules, votre port de tête... Oh ! mais tout cela si frappant !...

—La tournure, je ne le sais pas, on ne se voit pas soi-même. Mais autrement, c'est de Georges dont elle est le vivant portrait !...

Oh ! oui !... Elle a son regard, ses yeux, son nez, tout... Tout !... Et quand ses prunelles bleues me fixent, je tressaille jusqu'aux entrailles, tant il me semble le revoir, lui, mon cher mari toujours si amèrement regretté !...

Suzanne avait remonté par la pensée dans le lointain de ses souvenirs.

—C'est vrai ! murmura-t-elle très pâle, et comme se parlant à elle-même, elle a les yeux de Georges ! Adèle l'interrompit.

—Mais il y a autre chose, dit-elle, peut-être plus grave et à coup sûr plus sérieux que cette ressemblance que nous ne pouvons nous expliquer et qui nous bouleverse.

—Quoi donc ?...

—Clotilde et Robert se connaissent.

—Allons !...

—Oui, et ils s'aiment !...

—Est-ce possible ?

—J'en ai peur.

—Et comment le savez-vous ?

—Quand Robert tout à l'heure, l'a relevée de son évanouissement, et l'a portée de la chambre de Georgette dans la mienne, j'étais seul derrière eux, toi, tu étais allée chercher de l'éther. Je marchais si doucement que Robert pouvait me croire encore dans le corridor.

—Alors que s'est-il passé ?

—Au moment où il l'a déposée sur ma chaise longue, il a appuyé ses lèvres sur le visage de Clotilde, mais avec quelle expression d'amour et de désespoir !... Il faut l'avoir vu pour s'en rendre compte !...

—Vous en êtes certaine ?

—Absolument. Et je suis sûre aussi, que ce n'est point d'aujourd'hui qu'il la connaît, mais de longtemps, et qu'une passion profonde est en lui pour elle.

—Et Georgette ?

—Il ne l'aime pas, d'amour, au moins.

—Ah ! Et vous, qu'allez-vous faire ?

—Je ne le sais pas. Et chose bizarre, à toi, pour qui je n'ai pas une pensée cachée, je veux dire cela : J'aime Georgette, tu le sais ; tu sais aussi à quel point j'ai désiré et voulu faire de Robert son mari... Eh bien, l'idée que mon fils a donné son

cœur à Clotilde ne me fait pas souffrir, ne me blesse pas... Au contraire, ils me semblent créés l'un pour l'autre, et tout au fond de moi-même je suis heureuse de leur amour !...

Ell s'arrêta, comme pour descendre mieux encore en son cœur, et au bout de quelques secondes, elle continua très grave :

—Je ne suis pas une mauvaise mère cependant, et jusqu'ici Georgette a été l'unique préoccupation de ma vie... Qu'est-ce que cela veut dire ?

Suzanne ne lui répondit pas.

—Oui, qu'est-ce que cela voulait dire, toutes ces choses réunies, ces ressemblances matérielles, et ces impressions morales ?...

Mais elle garda ses réflexions pour elle, tandis qu'Adèle reprenait :

—Il m'est venu une idée, mais avant de la mettre à exécution, je veux que tu me dises en toute sincérité si tu la trouves bonne.

Suzanne releva son visage anxieux.

—Voyons l'idée, dit-elle.

—Je veux savoir, mais à tout prix, entends-tu, et ceci pour fixer ma ligne de conduite vis-à-vis de ma fille, quel genre d'affection unit Robert et Clotilde.

—Il faut le demander à Robert.

—Non ; s'il ne me l'a pas déjà confié, c'est que cela lui est un aveu pénible. J'ai imaginé autre chose.

—Quoi ?

—Robert ne sortira pas aujourd'hui, quoique j'aie déclaré le contraire, tout à l'heure devant Clotilde. Il a même dit à Pierre en déjeunant qu'il désirait passer la journée seul ici sous les arbres du parc. Conduis de ton côté ma petite protégée au jardin, puis laisse-là. Ils se rencontreront certainement tous les deux, jet nous, pendant ce temps, cachées derrière quelque massif, nous entendrons leur conversation.

Une ombre passa sur le fin visage de Suzanne.

—Tu penses qu'écouter ainsi c'est mal ?... demanda Adèle.

—Dame ! fit l'autre, ce n'est peut-être pas très délicat.

—Tu te trompes. Tous les moyens sont bons à une mère pour savoir ce qui se passe au fond du cœur de ses enfants, surtout quand il s'agit de bien diriger leur vie et de les empêcher de souffrir.

Or, Robert est mon fils ; le plus adoré des fils même. Et si je veux le bonheur de Georgette, je veux le sien aussi !...

—Vous avez peut-être raison. D'autant plus qu'avec le caractère de votre fille, elle n'aimera jamais personne, pas plus son cousin que d'autres, à mourir de leur perte.

—Tandis que lui, Suzanne, s'il aime une jeune fille, bonne et honnête, comment l'aimera-t-il ?... Comme Pierre, toute sa vie, sans une défaillance ni un oubli.

Suzanne soupira.

—Je ferai ce que vous voudrez, déclara-t-elle.

—Alors dis à Clotilde que je suis sortie, et descends avec elle dans le parc où tu la laissera seule au bout de quelques instants sous prétexte de ta maison à arranger. Ou je me trompe fort, où Robert doit être quelque part guettant au passage l'occasion de la voir et de lui parler. Les amoureux, vois tu, sont tous les mêmes.

Un quart d'heure après, Suzanne descendait sous les grands arbres accompagnée de l'orpheline.

Très bas en regardant Clotilde elle murmurait :

—Le hasard seul ne fait pas de ces choses ! Oh ! il faudra bien que je le sache !...

Au bout de quelques tours de promenade, elle dit à la protégée d'Adèle :

—Voici un endroit charmant où l'ombre est profonde, et la fraîcheur adorable. De là, vous sentirez les aromes si fins et si doux de ces grandes corbeilles d'héliotropes, reposez-vous dans ce grand fauteuil. Ne vous ennuyez pas, rêvez ; les jeunes filles ont toujours au fond du cœur quelque pensée berceuse et tendre qui leur fait passer de douces heures. Moi, je vais m'occuper de ma maison. Je reviendrai vous prendre beaucoup plus tard.

Elle l'embrassa en disant ces mots, et retourna vers l'hôtel situé assez loin ; car le parc fait depuis de longues années était fort étendu.

Clotilde suivit Suzanne des yeux, tout en détachant une rose de sa tige.

(A suivre)